

l'Allemagne de se jeter sur nous. Lorsque l'orage a fondu, Sir Edward Grey a déployé une magnifique activité pour mettre l'Europe à l'abri de l'averse ; il a multiplié les initiatives pour retenir l'Allemagne et l'Autriche ; et il a certainement, par là, bien mérité de l'humanité. Mais, à la veille de la catastrophe, lorsque la France interrogeait l'Empire britannique sur ses intentions, l'Empire britannique restait muet. Il consultait son intérêt, et il avait raison. Il n'avait pas à se sacrifier pour autrui. Son intérêt était certainement de ne pas laisser écraser la France, et la clairvoyance de ses hommes d'État les avait, tout de suite, fixés sur ce point ; mais, dans un pays d'opinion, ils voulaient être sûrs d'être compris par l'homme de la rue ; et ils attendaient. Si l'Allemagne n'avait pas commis le crime de violer la neutralité belge, nul ne sait combien cette attente aurait pu se prolonger.

L'ultimatum de Berlin au Cabinet de Bruxelles a révolté la conscience britannique. L'Angleterre, garante de l'indépendance de la Belgique, n'a pas un instant songé à oublier ses engagements. Pour les tenir, elle a déclaré la guerre à l'Allemagne et elle a pris ainsi, en toute liberté, une décision qui lui fait grand honneur et qui, du reste, était, elle aussi, conforme à son intérêt bien entendu. Elle ne pouvait, en effet, laisser les Allemands s'emparer d'Ostende et d'Anvers et s'installer définitivement en face d'elle, sur la mer du Nord. Dans les plus nobles déterminations des Puissances il y a toujours un peu de cet égoïsme sacré dont un Président du Conseil italien a fait, au cours de la guerre, une apologie raisonnée ; et lorsque, ces jours-ci, l'ambassadeur des États-Unis à Londres a déclaré, au Pilgrim's Club, que son pays " n'avait pas envoyé des soldats au delà des mers pour sauver l'Angleterre, la France et l'Italie, mais uniquement pour sauver les États-Unis d'Amérique ", le colonel Harvey n'a fait qu'exprimer, à son tour, une vérité que la France est trop souvent tentée de perdre de vue. Les maximes *Charity begins at home* (la charité commence chez soi), ou *Chacun pour soi*, ont, sans doute, du point de vue d'une morale supérieure, quelque chose d'étroit et de choquant, et l'idéalisme du peuple français a ce mérite qu'il nous pousse souvent à nous élever au-dessus de nos propres intérêts ; mais il a, en même temps, ce défaut qu'il nous

empêche parfois de discerner les véritables mobiles de notre prochain.

Donc, chacune des nations alliées et associées est entrée en guerre pour son propre compte, et d'aucune on n'aurait pu, sans excès de candeur, attendre une conduite différente. Nous nous sommes entr'aides ; nous avons participé à une œuvre de défense commune ; nous nous sommes trouvés unis dans une heure où la liberté de tous était menacée ; nous ne pouvons pas ne pas garder pieusement le souvenir de cette solidarité ; mais elle n'a pas fait de certains d'entre nous les débiteurs des autres, et, en particulier, si la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne a été d'un grand secours pour la France, la rapide mobilisation de la France a été d'un grand secours pour la Grande-Bretagne.

LA FRANCE A LE DROIT DE REVENDIQUER UNE LARGE PART DANS L'HONNEUR DE LA VICTOIRE

Une fois les hostilités commencées, chacun des deux peuples a réalisé des prodiges pour assurer la victoire, et ce n'est pas moi qui chercherai à sous-estimer les merveilleux efforts accomplis, sur terre et sur mer, par l'Empire britannique. En moins d'un an, Lord Kitchener a réussi à constituer une armée ; les dominions et les colonies ont recruté avec une rapidité extraordinaire, d'admirables contingents ; la Grande Flotte a condamné à l'immobilité et à l'inertie des navires allemands de haut bord ; l'Angleterre enfin a fait des miracles pour purger la mer du Nord, la Manche et l'Océan, des sous-marins qui commençaient à les infester. Mais nous, n'avons-nous été pour rien dans la victoire ?

Lorsque la vague germanique a déferlé sur le sol de Belgique et de France, nous étions presque seuls. La petite armée belge, qui s'était vaillamment battue, même après la prise de Liège et l'investissement d'Anvers, avait fini par être écrasée sous le nombre et avait besoin d'être entièrement reconstituée avant de reprendre campagne. Les quatre divisions britanniques que commandait le maréchal French étaient composées de soldats énergiques et courageux ; mais, un peu dépaysé sur le continent, leur chef craignait toujours de s'éloigner de ses bases maritimes et il ne prêtait au commandement français qu'une assistance